

Pellegrino T.

«**Brusquement les années ont passé et tu sens bien à Zurich**»



Pellegrino T., m., né en 1941, originaire de la Campanie, en Italie, résidant à Zurich depuis 1962

D'où viens-tu?

De la Campanie. C'est une région de l'Italie du Sud dont le chef-lieu est Naples. Je viens de la province du Benevento, l'une des cinq provinces de la Campanie. Le Benevento est pratiquement situé au centre de l'Italie, dans l'Apennin. Mon village, San Marco dei Cavoti, se trouve à une petite heure d'auto, à l'est de Benevento.

D'où venaient tes ancêtres?

Ils ont toujours habité dans ce village, du côté de mon père comme du côté de ma mère. Moi, je suis né en 1941. On était trois garçons et trois filles. Je suis le cadet. Mes parents avaient une petite ferme. J'ai d'abord été à l'école primaire, puis à la «scuola media» ; chez nous, c'est comme l'école secondaire. Lorsque j'ai eu fini ma scolarité obligatoire, il a fallu que j'aide à la ferme. Nous avons trois vaches, deux bœufs, un âne et une quarantaine de moutons. Et puis, il y avait aussi les poules et les cochons. Mais mes parents ne possédaient pas de terre, à part le bout de terrain sur lequel se trouvaient la ferme et le jardin. Il appartenait à mon grand-père qui vivait avec nous. En plus, nous avions des terres louées.

Comment faisait votre famille pour se nourrir?

Nous devions louer les terres aux grands propriétaires terriens et payer le fermage. Ce fermage était si élevé à l'époque que, dans les mauvaises années, la récolte suffisait à peine à le payer. Les propriétaires terriens en exigeaient le paiement en nature: blé, maïs,

viande d'agneau et fromage. Il n'y avait pas que les grands propriétaires terriens qui louaient leurs terres. Les épiciers ou petits commerçants, qui avaient hérité de la terre, le faisaient aussi. Nos terres n'étaient pas très fertiles. Le village était situé à presque 700 mètres d'altitude et les terres que nous avons louées allaient jusqu'à 1000 mètres. Ce que je pensais à l'époque, je le pense encore aujourd'hui: les fermages étaient trop élevés. Les propriétaires profitaient de nous.

Comment se composait la société du village?

Il y avait la classe moyenne, les artisans et petits propriétaires terriens, puis la classe supérieure, ceux qu'on appelait les «signori»; ils possédaient plusieurs fermes, sur lesquelles ils installaient les métayers qu'ils avaient eux-mêmes choisis, et d'autres terres, qu'ils affermaient à des gens comme nous. Les «signori» étaient très orgueilleux. Ils se comportaient en «signori»: surtout ne jamais dire bonjour, mais attendre que le fermier salue en premier. On leur disait «don», c'est-à-dire «seigneur». En Italie méridionale, «don» est un peu l'équivalent de la particule «de» devant le nom. Les métayers vivant sur les fermes des «signori» devaient livrer la moitié de la récolte. Nous, les paysans propriétaires de nos propres fermes, nous n'en remettons qu'un cinquième. Mais nous faisons des récoltes bien moins bonnes que celles des paysans cultivant les terres basses, meilleures et plus fertiles. Même dans les mauvaises années, nous devons céder exactement la même part.

Comment imaginais-tu, à dix ou douze ans, ton avenir professionnel?

Mon rêve a toujours été de devenir policier, «carabiniere». J'ai essayé de me faire admettre, mais ils ne m'ont pas pris parce que mon père était de gauche. Il était socialiste à cent pour cent. Ils ont pensé qu'on ne pouvait pas laisser le fils de quelqu'un qui était contre le gouvernement devenir policier, puisqu'un policier devait défendre le gouvernement. J'ai répondu au chef de police qu'il venait de fabriquer un homme de gauche!

Comment devenait-on socialiste quand on vivait dans l'arrière-pays de Naples?

On fait aussi de la politique dans les villages de campagne. Mon père avait forgé ses idées politiques dans sa jeunesse, à l'époque mussolinienne. Il était antifasciste. D'abord en secret, puis il a pris une part active dans le parti du village. Il s'est attiré pas mal d'ennuis.

Qu'est-ce que tu as fait, jeune homme, jusqu'à ton émigration à San Marco?

Je travaillais à la ferme avec mes parents. Lorsqu'il n'y avait pas assez de travail, j'allais aider nos parents ou des paysans amis, pour gagner un peu d'argent, que je devais ramener à la maison. J'aidais le propriétaire d'un camion pour le transport de pierres. Plus tard, j'ai

travaillé dans des chantiers routiers, et il me fallait aussi ramener cette paye bien sagement à la maison. Je ne gagnais même pas 1000 liras pour aller au cinéma.

Quand as-tu entendu parler d'émigration pour la première fois?

En 1953, mon oncle a émigré en Australie; et le même jour, ma tante est partie en Angleterre. Toute ma famille pleurait, comme si une catastrophe nous était tombée dessus. C'était l'époque où la grande émigration a commencé dans notre village. Les pays d'immigration n'étaient pas seulement l'Australie, l'Angleterre et le Canada, mais aussi l'Allemagne, la Suisse, et puis l'Amérique du sud – Argentine, Chili, Bolivie, Pérou, Uruguay, Brésil. Le véritable pays de rêve, c'était l'Amérique. On entendait dire: «Celui-là, il va vite faire fortune et il reviendra en Américain!» Et quand un émigrant revenait en vacances, on disait: «Arrivato l'Americano! L'Américain est de retour!» Et même pour les premiers émigrants en Suisse qui, comme ils avaient le statut de saisonniers, devaient rentrer au pays pour deux mois, on disait: «Sono arrivati gli Svizzeri!» Mais je ne me souviens pas que quelqu'un soit jamais revenu d'Amérique en ayant vraiment fait fortune. Apparemment, les gens de San Marco ont toujours atterri dans le mauvais pays.

Quelles raisons t'ont décidé à émigrer?

Je me suis aperçu que la terre que mes parents cultivaient ne suffisait pas. Et je ne voulais pas toujours rester à la maison et travailler avec mon père. Il avait une attitude patriarcale qui ne me convenait pas; je voulais me mettre à mon compte. Après avoir essayé de me faire admettre à la police, j'ai essayé d'entrer dans l'armée comme volontaire. Ça ne m'a pas plus réussi. Alors je me suis dit: «Il ne me reste qu'une chose à faire – partir à l'étranger!»

Je connaissais des gens de mon village, des parents éloignés, qui étaient en Suisse. Et un cousin travaillait comme garçon coursier dans une boucherie de Zurich. Il a essayé de me trouver un travail dans un restaurant, mais sans succès. Un parent encore plus éloigné m'a alors écrit qu'il avait quelque chose pour moi – chez un maraîcher. Si je voulais venir, je n'avais qu'à le lui faire savoir et il m'enverrait un contrat. Je n'avais pas encore vingt-et-un ans lorsque j'ai signé le contrat. Le 2 juillet 1962, je suis parti de chez nous.

Comment s'est passée ton arrivée à Zurich?

A Zurich, il faisait beau temps, une superbe journée d'été. Un compagnon de voyage m'a dit que son cousin et l'hôtelier chez qui il travaillerait, viendraient le chercher à la gare. On pouvait demander à l'hôtelier s'il ne pouvait pas téléphoner à mon employeur. Et tout a fonctionné. L'hôtelier m'a décrit à mon employeur, lui a dit à quoi je ressemblais, ce que je portais et il m'a recommandé de rester sur place et d'attendre que mon employeur

vienne me chercher. Ce dernier était en train de manger et il me faudrait attendre encore une demi-heure jusqu'à ce qu'il vienne. Au bout d'à peu près trois quarts d'heure, j'ai vu un homme en tenue de jardinier, avec des gants de caoutchouc, se diriger vers moi. Il m'a regardé: «Tremonte?» – «Si! Weber?» – «Si.» Il a fait un signe de tête, pris ma valise et nous sommes allés dans sa voiture, une Land-Rover, nous sommes montés et j'ai eu l'impression qu'il conduisait comme un fou. Nous ne sommes allés que jusqu'à Unter-Affoltern, mais j'avais l'impression que c'était au bout du monde. Si loin de la gare. Comment retrouver mon chemin pour le retour?

Et puis j'ai fait connaissance de la famille de Monsieur Weber, des deux ouvriers, un Autrichien et un Italien de mon village. Monsieur Weber m'a dit que je pouvais prendre ma journée, mais que le lendemain, le travail commencerait à sept heures. Il m'a montré ma chambre, que je partageais avec son oncle. La mère de Monsieur Weber m'a demandé si je voulais manger. J'ai dit oui, que j'avais faim. Elle m'a apporté une paupiette avec une bonne sauce et du pain. Et puis elle m'a fait des signes de tête et dit des mots, pour moi incompréhensibles, tout en rompant un morceau de pain, pour me faire comprendre que je devais le tremper dans la sauce et le porter à la bouche. Moi aussi, de mon côté, je lui ai fait comprendre, avec des signes de tête et des mots pour elle incompréhensibles, que je trouvais ça bon. Nous avons ri et nous nous sommes très bien entendus.

Et puis, je suis allé faire un tour dans le voisinage parce que je savais que quelques-uns de mes «paesani» y habitaient. En chemin, j'ai vraiment rencontré, par hasard, quelqu'un de mon village. Il se rendait chez des amis et m'a emmené avec lui. C'est ainsi que j'ai passé ma première soirée avec eux, puis je suis rentré dans ma chambre et le lendemain, le travail a démarré.

C'était un travail dur?

Chez nous, à la ferme, c'était beaucoup plus dur. Pourtant c'était fatigant. Le jardinier avait de nombreux clients qui passaient régulièrement commande par téléphone et à qui il fallait porter des salades et des légumes. Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, il se rendait au marché de la Bürkliplatz. On le connaissait pour ses produits frais. La veille, il ne fallait rien ramasser avant quatre heures de l'après-midi, ce qui fait que nous finissions de travailler entre sept et huit heures. Après le dîner, il fallait tout préparer: laver les carottes et les radis et les mettre en bottes, appareiller la salade, etc. On en avait vraiment terminé avec le travail la nuit seulement, entre minuit et une heure du matin, on allait se coucher et le matin, à sept heures, il fallait se lever. Les heures supplémentaires n'étaient pas payées. Tout était compris dans le salaire. Je gagnais 300 francs par mois, en plus j'étais nourri et logé. Au bout d'un mois, mon salaire a été augmenté de 30 francs

parce que je travaillais bien. Et un mois plus tard, j'ai reçu 20 francs supplémentaires, ce qui fait que je gagnais 350 francs par mois.

Combien de temps es-tu resté à cette place?

J'avais un contrat de saisonnier, le 22 décembre, j'ai dû partir. En novembre et en décembre, il neigeait souvent et le froid s'était installé. Lorsque nous ramassions les choux de Bruxelles, nos mains étaient engourdies par le froid. Et pour cueillir la mâche, il fallait d'abord enlever la neige. Tout le monde me disait, pour me consoler, que c'était vraiment un hiver exceptionnellement rigoureux – c'était l'année où le lac de Zurich a complètement gelé, l'hiver 1962/63. Fin février, je me suis retrouvé de nouveau à Zurich.

A mon deuxième séjour en Suisse, j'ai voulu changer de boulot. Je me suis mis à la recherche d'un emploi et je me suis rendu compte combien c'était difficile quand on ne comprend pas la langue. Il faut se rendre d'usine en usine, de restaurant en restaurant, de boucherie en boucherie, et partout on te dit: non, non, non. J'ai cherché pendant une semaine. J'avais déjà une chambre. Et puis, j'ai trouvé du travail dans une usine de réfrigérateurs, comme manœuvre, «tuttofare», homme à tout faire: nettoyer, aider le magasinier, charger et décharger. Puis j'ai dû remplacer quelqu'un qui était tombé malade; il fallait appliquer la peinture de fond sur les compresseurs qu'on peignait ensuite de la couleur souhaitée par le client. Pour la peinture de fond, il fallait travailler avec un dissolvant à l'odeur insupportable, ce qui me donnait mal à la tête toute la journée. J'ai demandé s'il serait possible de travailler ailleurs. On m'a répondu que non. Ils n'avaient personne pour faire ce travail, il me fallait y rester. Par une connaissance, j'ai trouvé un travail de magasinier dans une entreprise de machines de construction. Je gagnais là 4.15 francs de l'heure.

Dans cette entreprise de machines de construction, j'ai eu la chance de travailler toute la journée avec des Suisses. Au début, le contremaître ne me voulait pas: «Il ne parle pas allemand, qu'est-ce que je vais faire de lui?» Mais le directeur de l'entreprise a insisté: «Il apprendra bientôt, il suffit que tu lui parles lentement.» J'avais deux collègues gentils qui se sont montrés très patients envers moi. Au bout de quelques mois, je pouvais à peu près parler avec eux en Suisse allemand. En outre, j'ai pris des cours d'allemand à l'Ecole d'enseignement professionnel.

Comment étais-tu logé à cette époque-là?

Il était difficile de trouver une chambre. Les salaires des manœuvres étaient si bas qu'on ne pouvait pas se payer une chambre pour soi tout seul, ça aurait été trop cher. Aussi j'habitais à Zurich-Affoltern dans un ancien garage de camions qui sentait encore l'huile de camion et le gasoil. La propriétaire avait passé une rapide couche de peinture et y avait

installé un logement provisoire. Elle avait mis onze lits dans la pièce et dans l'ancien bureau qui se trouvait à l'avant, elle avait aménagé une douche et placé quatre réchauds à gaz. Chacun d'entre nous avait une petite armoire pour le strict nécessaire, il n'y avait pas de réfrigérateur. La femme savait parfaitement comment tirer un maximum d'argent de son garage. Il était impossible de garder du lait ou de la viande parce qu'ils s'abîmaient tout de suite. Alors, on était onze à habiter cette pièce et dans une pièce adjacente, il y en avait six autres.

Combien payais-tu de loyer?

60 francs par mois et en 1963, ça représentait pas mal d'argent. Dans la pièce adjacente où il y avait six lits, ils payaient 70 ou 75 francs par personne.

Comment vivait-on dans un espace aussi restreint?

On s'amusaient aussi parce qu'il y avait des jeunes. On faisait des conneries. Mais il y avait aussi des hommes plus âgés, déjà marqués par les privations de l'émigration. Des hommes qui avaient laissé leurs familles en Italie et que le désir de revoir leurs enfants tourmentait. Quelques-uns avaient la nostalgie de l'Italie. Il y avait un tourne-disque et chacun avait sa chanson préférée. L'un aimait les chansons plutôt nostalgiques, l'autre les patriotiques. Un jour que nous traversions de nouveau une phase patriotique, avec des chansons comme «Noi Italiani» et «La nostra Italia», j'ai crié: «Jetez donc cette saloperie! Qu'est-ce que l'Italie a fait pour nous: tamponner notre passeport de la mention «Repubblica italiana passaporto» et puis via! allez! hop! on n'a plus rien à faire de toi!» Et puis on faisait des plaisanteries: «Que fait l'Italie pour ses habitants? Elle tamponne leur passeport pour qu'ils puissent émigrer!»

Quels étaient tes objectifs?

Au départ, j'étais venu dans l'idée de gagner autant d'argent que possible, d'économiser et de rentrer en Italie avec mes économies. Mais ici tu fais l'expérience que, en tant que manœuvre ou homme de main, tu ne gagneras jamais de salaire vraiment correct, que la réalité est toute différente, tu ne veux pas seulement faire des économies, tu veux vivre aussi. Au début, j'envoyais toujours de l'argent chez moi, car je savais qu'ils étaient dans le besoin; aussi pour qu'ils puissent rendre la maison plus habitable, pour que chacun ait sa chambre. Et puis, brusquement, les années ont passé et tu te sens bien à Zurich, tu t'es adapté; et tu peux parler aux gens d'ici, alors les rêves que tu faisais, tu les mets de côté à un certain moment.

Comment se fait-il que tu aies épousé une Suisseuse?

Pur hasard, ça aurait pu aussi bien être une Italienne ou une femme d'une autre nationalité.

A quel âge pensais-tu te marier?

En fait, à partir du moment où je m'étais décidé intérieurement à rester ici. Je devais avoir trente ans. J'ai fait la connaissance d'Irma, ma femme, plus tard – à trente-trois ans.

Comment t'es-tu senti après ton mariage, lorsque tu es devenu père et que tu as avancé du point de vue professionnel? Est-ce qu'on reste toujours un migrant?

Quand j'ai décidé de rester ici et de m'installer, je ne me suis plus senti comme un étranger non plus. Et je me fichais de ce que les autres pensaient de moi. Admettons qu'il y en ait un qui vienne et s' imagine pouvoir me traiter avec mépris, je suis capable de lui rabattre son caquet. Il y en pas mal qui disent: «Tout ce que vous nous avez pris!», je leur réponds toujours: «Dites-moi un peu ce que je vous ai pris. Vous pouvez le reprendre tout de suite. Si vous avez le sentiment que je vous ai pris votre boulot, pas de problème, je vous le rends, je vais m'en chercher un autre. Ou alors vous pensez que je vous ai pris votre logement, alors regardez et si vous êtes prêts à payer pour ça autant que moi j'ai payé, alors vous pouvez l'avoir. Mais vous, vous avez des appartements plus beaux pour lesquels vous payez moins cher, alors à quoi ça rime ces sentiments?» Alors, on me répond toujours «Oui, tu sais, on n'a rien contre toi, mais les autres!» Oui, mais quels autres alors?

C'est ce que pensent les gens qui n'ont pas leur propre opinion, mais se contentent de l'emprunter aux autres. Même si je fais toujours beaucoup de fautes en allemand, je me sens soudain assez sûr de moi pour m'engager dans ce genre de discussions. Je fais mon travail, je fais mon devoir, je paie mes impôts, pourquoi me faudrait-il reculer, juste parce que mon vis-à-vis est Suisse? Est-ce qu'il a personnellement choisi son lieu de naissance? Il y a eu une époque tout à fait différente pour les Suisses aussi, où ils étaient obligés d'émigrer en masse. Je me dis, ils nous ont fait venir, nous sommes venus et maintenant, nous sommes ici. S'il y en a qui veulent rentrer chez eux, qu'ils le fassent, mais, moi, je veux rester ici. Et s'il y en a qui veulent limiter le nombre des étrangers, alors ils n'ont qu'à essayer de le faire par la voie politique.

Tu n'as jamais eu peur, dans les années soixante, des intrigues de l'Action nationale et des partisans de Schwarzenbach?

Absolument pas, parce que je discutais avec mes collègues, je lisais les journaux et j'ai toujours su qu'il y avait ceux qui étaient pour, mais aussi ceux qui étaient contre. Et lorsque je suivais les discussions à la télévision, je pouvais me rendre compte que les

opposants à la droite formaient la majorité et qu'ils avaient une position plus raisonnable. Ceux de droite étaient des extrémistes, ils avaient des œillères. Mes collègues aussi me disaient clairement qu'on n'avait vraiment pas besoin de gens comme Schwarzenbach. Malgré tout, j'ai été étonné de voir combien Schwarzenbach avait obtenu de signatures. Mais seul un petit nombre de ceux qui avaient signé l'initiative contre la soi-disant «emprise étrangère» osaient défendre leurs opinions publiquement. C'est ce qui a manqué aux partisans de Schwarzenbach, le courage de leurs opinions.

Quelles ont été tes relations avec l'Etat suisse, d'abord comme saisonnier et puis lorsque tu as obtenu l'autorisation d'établissement?

A une seule exception près, les fonctionnaires suisses se sont toujours montrés prévenants, compétents et serviables envers moi. En revanche, ce que j'ai trouvé injuste, c'est le fait que mes collègues de travail autrichiens et allemands ont obtenu leur autorisation C dès la cinquième année alors que nous, les Italiens nous devions attendre dix ans.

Et qu'est-ce que tu te sens aujourd'hui?

Ni Suisse ni Italien. Je ne me sens pas Suisse, mais pas Italien non plus à cent pour cent. Les 21 années que j'ai vécues là-bas sont toujours là, ce sont mes racines. C'est toujours la même question: quand tu importes des ceps américains en Suisse et que tu les y plantes, est-ce que tu obtiens du vin suisse ou non? En ce qui me concerne, on pourrait abolir toutes les frontières. Nous sommes européens et basta. Toute cette bureaucratie de passeport, de douanes et de frontières, c'est tout simplement trop mesquin.

Comment vois-tu le futur des jeunes Italiens de la deuxième génération?

Dans la banque où je travaille, je me suis occupé pendant six ans d'apprentis parmi lesquels il y avait beaucoup de jeunes Italiens. Ils ont tous fait une école suisse et n'ont pas de problèmes. La plupart disent: «Oui, je vais souvent en vacances en Italie et je suis content d'avoir la double nationalité»; mais très peu sont ceux qui y retournent pour s'y installer définitivement. Ils se donnent beaucoup de peine pour continuer à se former, ils sont intégrés et ils vont de l'avant. Après leur apprentissage, ils veulent travailler aux guichets et puis s'engager dans le commerce. Ils ont certains avantages par rapport aux Suisses et aux autres jeunes étrangers: premièrement, ils ont grandi bilingues et deuxièmement, ils ont un passeport européen qui leur permet d'aller travailler aussi à Londres, ce que les Suisses ne peuvent plus faire sans autorisation. Les seuls qui ont des problèmes, ce sont les jeunes qui sont allés dans une école italienne. L'un d'entre eux m'a dit: «J'en veux à mon père de m'avoir envoyé dans la mauvaise école!» Au lieu de pouvoir commencer un apprentissage après sa scolarité, il a dû faire une année supplémentaire dans une classe d'intégration, pour mieux apprendre l'allemand. A mon avis, les Italiens

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

de Suisse devraient aller dans une école suisse et suivre, après l'école, des cours d'italien pour pouvoir conserver le contact avec leur culture d'origine.

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: www.migrant.ch
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License: <http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>